

Prince des ténèbres

de John Carpenter

avec Donald Pleasence, Lisa Blount, Jameson Parker,...

Etats Unis – 20/04/1988 (reprise le 12/04/2023)

V.O.S.T. - 1h42

VENDREDI 22/09/2023 19h30

MARDI 26/09/2023 20h00

Court métrage : **Splendeur** de Maximilien Gomes (fiction – 8'23)

Au début du film, deux étudiantes en physique qui se baladent dans leur campus californien évoquent le célèbre chat de Schrödinger – une expérience de pensée imaginée par le physicien Erwin Schrödinger qui consiste à démontrer le paradoxe des lois de la physique quantique appliquées à la physique classique. Soit un chat enfermé dans une boîte qui libérera un poison si celle-ci détecte la désintégration d'un atome radioactif. Selon la physique quantique, régie par des probabilités, le chat serait alors aussi bien mort que vivant, deux réalités se superposant là où dans notre monde physique une réalité l'emporterait sur l'autre. Ceci caractérise la conception du fantastique selon John Carpenter où deux réalités contradictoires coexistent : chez lui, tout être vivant est un mort en sursis (souvenez-vous de la fin de *The Thing*), et tout être décédé ne l'est jamais vraiment (souvenez-vous de la fin d'*Halloween*). D'après l'expérience de Schrödinger, une simple observation du chat dans sa boîte annulerait instantanément l'une des deux réalités puisque l'on constaterait de visu l'état du chat. Mais les films de John Carpenter ne permettent pas d'observer, ni même de voir, tout au plus d'apercevoir. Et on n'est jamais vraiment certain de ce qu'on aperçoit. C'est la raison pour laquelle le doute persiste toujours à la fin de chaque séquence. Est-ce un humain ou un alien ? Est-il mort ou vivant ? Visible ou invisible ? Qu'importe ! Ce qui l'intéresse, ce n'est pas tant la dimension surréaliste du fantastique mais le seul élément tangible qui le relie au réel : la stupéfaction. L'horreur pour lui, bien que perceptible, s'apparente toujours à une hallucination dont on sort comme on se réveille d'un cauchemar : avec un sentiment d'épouvante et des palpitations comme seules traces de sa manifestation.

Prince des Ténèbres (pour lequel il n'a bénéficié que d'un maigre budget mais aussi d'une liberté artistique totale) permet de situer très exactement le point de jonction d'où jaillit cette horreur-là : quand l'ésotérisme et la science convergent ; ou plus précisément quand la physique et la religion – qui interprètent un même phénomène de façons différentes – arrivent aux mêmes conclusions. Alors, deux visions antinomiques du monde s'accordent et se matérialisent intellectuellement sous la forme d'un évènement paradoxal, inconcevable, et forcément monstrueux. Ce film-ci va même un peu plus loin puisque on tente d'abord d'y prouver l'existence, spirituellement et scientifiquement, d'un concept insoutenable, objet d'une quête tellement insensée qu'on ne peut le supporter. C'est à ce dilemme que se confronte donc un groupe de scientifiques chapeauté par l'Église catholique, en étudiant dans le sous-sol d'une église abandonnée d'une banlieue de Los Angeles le contenu d'une grande fiole pleine d'un liquide verdâtre tenu secrètement caché depuis des siècles. Ils sont chargés ni plus ni moins de démontrer l'existence du Mal – entité inacceptable dans tous les sens du terme. Car le Mal, tout comme la physique quantique, ne peut être assimilé par l'esprit humain sans être conceptualisé par une représentation symbolique : des formules mathématiques pour l'une et le « Diable » pour l'autre. Mais que se passe-t-il alors si on parvient à trouver la formule mathématique du Diable ? Si on certifie scientifiquement l'imaginaire religieux ? Le chaos, tout simplement.

Critikat 27 novembre 2018

Un bel hommage aux films de SF des années 50 façon Quatermass

En 1986, le cinéaste John Carpenter connaît un sanglant échec au box-office mondial avec ses Aventures de Jack Burton dans les griffes du Mandarin. Le long-métrage qui devait casser la baraque pour rembourser son imposant budget de 25 millions de dollars est un flop mondial qui renvoie le réalisateur vers le cinéma indépendant pour plusieurs années. L'enfant chéri du cinéma d'horreur du début des années 80 devient donc persona non grata du jour au lendemain. A cela s'ajoute la frustration de Carpenter vis-à-vis du système des studios qui bride toute forme de créativité.

Lorsqu'il écrit Prince des ténèbres, John Carpenter sait qu'il va devoir produire le long-métrage en toute indépendance, comme à ses débuts. Il se fait plaisir en rendant hommage à l'œuvre de Nigel Kneale, le créateur de la saga Quatermass qui a bercé son enfance. Non seulement Carpenter utilise ce nom de Quatermass pour signer le scénario de son film, mais il s'inspire également grandement de l'intrigue des Monstres de l'espace (Ward Baker, 1967), petit bijou de la science-fiction horrifique. Ce film racontait notamment les expériences scientifiques menées par un groupe d'experts sur un engin spatial découvert dans les égouts de Londres.

Deuxième volet de la Trilogie de l'Apocalypse

Ici, Carpenter reprend cette idée en délocalisant l'intrigue dans les sous-sols d'une église de Los Angeles. Le module découvert est un coffre contenant un liquide vert doué de vie que le groupe de scientifique doit analyser afin d'en découvrir les propriétés.

Toutefois, cette proximité avec l'œuvre de Nigel Kneale ne signifie pas pour autant une servilité envers l'auteur britannique. On retrouve effectivement ici des thématiques typiques du réalisateur, comme celle du huis clos. Comme dans Assaut (1976) et surtout The Thing (1982), un groupe doit lutter contre un ennemi extérieur qui peut prendre diverses formes dans le but de détruire l'humanité entière. D'ailleurs, Carpenter a regroupé The Thing, Prince des ténèbres et L'antre de la folie au sein de ce qu'il appelle sa Trilogie de l'Apocalypse. A chaque fois, le sort de l'humanité est donc menacé par une entité.

Ciné Dweller

PRINCE OF DARKNESS est une plongée asphyxiante dans les méandres de la terreur et de l'indicible cher à Lovecraft. Toumant le dos aux conventions des films du genre, Carpenter gomme de son film les scènes chocs (pas d'effets spéciaux superflus), les ressorts psychologiques mille fois vus (le groupe de survivants ne souffrira à aucun moment de dissensions inhérentes aux poncifs du genre), ou les personnages stéréotypés (il n'y a pas de héros dans le film). Pour la réussite de son œuvre, le cinéaste va tout miser sur un seul facteur : l'ambiance. Une ambiance chaque minute plus pesante et oppressante pour le spectateur mais aussi pour les personnages qui se voient ainsi rapprocher un peu plus d'un terrible destin (excellente interprétation à ce titre du regretté Donald Pleasance qui, après HALLOWEEN et NEW YORK 1997, trouve dans ce rôle de prêtre sa dernière collaboration avec Carpenter avant sa mort en 1995).

DeVilDead